

JUSTIN
CARTWRIGHT

L'argent des autres

roman traduit de l'anglais
par France Camus-Pichon

**Jacqueline
Chambon**

PRÉSENTATION

À son décès, Sir Harry Trevelyan-Tubal laissera derrière lui la banque privée Tubal & Co., fondée par son ancêtre en 1671, de somptueuses demeures à Chelsea, à Antibes et en Toscane, un yacht de luxe et une précieuse collection de Matisse et de Cézanne. Victime de plusieurs AVC, il ne sait pas que le yacht est déjà vendu à un oligarque russe. Ni que son épouse Fleur entretient une relation avec son professeur de gym. Ni que son fils Julian s'apprête à vendre la banque, plombée par les créances douteuses, et se livre à des tours de passe-passe comptables afin d'embellir la mariée. Victime collatérale de ces manipulations, le folklorique Artair MacCleod, un auteur dramatique aux ambitions déçues qui vivote en montant des pièces pour enfants dans un coin des Cornouailles, ne reçoit plus la rente que Sir Harry lui avait accordée à vie en échange de la promesse de ne plus jamais entrer en contact avec Fleur. Lorsqu'il s'en ouvre à une jeune blogueuse venue faire un reportage sur l'activité culturelle locale, il ignore qu'il va précipiter la fin de toute une époque...

Avec drôlerie et intelligence, Justin Cartwright livre dans ce roman le subtil portrait d'un monde, d'une classe, et use de toute la palette de la satire sociale pour dépeindre les travers d'un siècle où certains tiennent le haut du pavé grâce à l'argent des autres. Tragicomédie éclairée par un humour féroce, *L'Argent des autres* est, au plus haut point, un roman de son temps.

JUSTIN CARTWRIGHT

Né en 1945 en Afrique du Sud, Justin Cartwright vit depuis de nombreuses années à Londres. Il a écrit de nombreux romans et s'est vu plusieurs fois décerner les récompenses les plus prestigieuses (le Whitbread Award et le Hawthornden Prize, notamment). Les éditions Jacqueline Chambon ont déjà publié La Promesse du bonheur (2012).

DU MÊME AUTEUR

LA PROMESSE DU BONHEUR, Jacqueline Chambon, 2012.

Titre original :

Other People's Money

Éditeur original :

Bloomsbury Publishing, Londres

© Justin Cartwright, 2011

© ACTES SUD, 2014

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-02916-6

JUSTIN CARTWRIGHT

L'argent des autres

roman traduit de l'anglais
par France Camus-Pichon

Jacqueline Chambon

À Nigel et Maria, deux amis très chers.

Lorsque le développement du capital d'un pays devient le produit dérivé des activités d'un casino, le travail risque d'être mal fait.

JOHN MAYNARD KEYNES,
*Théorie générale de l'emploi,
de l'intérêt et de la monnaie (1936).*

Le studio de Matisse était un monde en soi : un lieu d'équilibre qui a produit, soixante années durant, des images de réconfort, de sécurité, de satisfaction sereine. Nulle part, dans l'œuvre de ce peintre, on ne trouve trace de l'aliénation et des conflits que le modernisme, ce miroir de notre siècle, a si souvent reflétés. Les tableaux de Matisse représentent l'équivalent de ce lieu idéal, à l'abri des assauts et de l'érosion de l'histoire, imaginé par Baudelaire dans son poème « L'invitation au voyage » :

Des meubles luisants,
Polis par les ans,
Décoreraient notre chambre ;
Les plus rares fleurs
Mélant leurs odeurs
Aux vagues senteurs de l'ambre,

Les riches plafonds,
Les miroirs profonds,
La splendeur orientale,
Tout y parlerait
À l'âme en secret
Sa douce langue natale.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

ROBERT HUGHES,
Le Choc de la nouveauté.

**SERVICE D'ACTION DE GRÂCES À LA MÉMOIRE
DE SIR HARRY TREVELYAN-TUBAL, CBE, BT,
EN LA CATHÉDRALE SAINT-PAUL,
DANS LA CITY DE LONDRES**

La Reine et le duc d'Édimbourg ont été représentés par Sir Thomas Carew Knollys, le prince de Galles par le colonel Lord Maltravers of Deeside, et le duc de Kent par l'honorable Jonathan Bowes-Griffon lors du service d'action de grâces à la mémoire de Sir Harry Trevelyan-Tubal, CBE, Bt.

Le très révérend Crispin Smith, évêque de Londres, assisté par le révérend Kevin Pegley, vicaire de l'église All Hallows, a dit les prières. L'honorable S. Fielding Klipspringer, ambassadeur des États-Unis, le comte Henri de Mossigny-Mumm, ambassadeur de France, le lord-maire de Londres, le conseiller Sir Tristram Tarkington, le lord lieutenant du Middlesex, le général (en retraite) Sir Augustus (Bobby) Popham, MC, ont honoré la cérémonie de leur présence.

Au sein de l'assistance, la famille était représentée par Lady Trevelyan-Tubal (la veuve du défunt), Sir Simon Trevelyan-Tubal (son fils aîné), Mr Julian Trevelyan-Tubal (son fils cadet) et Mrs Kimberly Trevelyan-Tubal (sa bru), Lord Andrew Finch-Tubal (son cousin), Mr Thierry Lane (son cousin), Miss Daisy Trevelyan-Tubal (sa petite-nièce), Master Sam et Miss Alice Trevelyan-Tubal (ses petits-enfants), Mrs Simon Cassirer (sa belle-fille), la comtesse Frieda von Westerhagen (sa sœur) et le comte Freiherr Fritz-Dietlof von Westerhagen, l'honorable Charlotte Stammers et Miss Poppy Trevelyan-Tubal (ses nièces), et M. Jean-Pierre Loup, accompagnés de quelques proches.

Parmi les autres personnes présentes figuraient le duc et la duchesse d'Albemarle, le duc de Chelsea, le comte et la comtesse de Mayo, le comte et la comtesse de Wendover, Sir Macallan of that Ilk

et Lady Macallan, Sir Malcolm, Lord des Îles, Sir Frederick Blackwater (représentant le Fonds de prévoyance des arts du spectacle), le secrétaire d'État au Commerce et à l'Innovation, le Très Honorable Oliver Goldstone, QC, MP, le général Archibald Fitzhealde, KBE (représentant l'honorable Company of Pikemen and Musketeers), Mr Adrian Porch, MBE (au nom de la Fishmongers' Guild), Sir Dominick Westwood (de la Royal Opera Company), Mr Ruud Kronwinkel (de la Koopman Charitable Foundation), et Ms Alice Freemantle (de l'Association of Private Bankers).

Étaient également présents Mr Nigel Stafford, Mr Bryce Boyd, Ms Estelle Welz, Mr Morné Nagel (représentant le Disabled Rugby Footballers' Trust), Mr Artair MacCleod, Ms Amanda Stapleton, Mrs Arthur Green, le professeur Sir Simon Greene (de la Judaeo-Christian Foundation), M. Paul-Henri Colle (au nom de la communauté du Cap d'Antibes), Ms Shirley Simms, Mr Len Snibble (représentant le personnel de Tubal & Co.), Ms Tineke Pachod, Mrs Alicia Bruce-Caldesi, M. Franck Dangereux, Ms Inez Duegenheim-Arndt, Ms Lulu Whitbread, Signor Giovanni Paschetto, la comtesse douairière Lady Huntingtower, et le comte Hervé de la Marinière.

La fanfare de la Garde royale a joué des extraits du *Trumpet Voluntary* de Purcell, accompagnée à l'orgue par le Dr Claude Brown (du Royal College of Organists). Sir Simon Trevelyan-Tubal (fils aîné du défunt) a lu un texte écrit de sa main ; Mr Julian Trevelyan-Tubal (fils cadet du défunt) a dit quelques mots et récité un poème de W. H. Auden ; Miss Poppy Trevelyan-Tubal (nièce du défunt) a lu plusieurs extraits de l'œuvre de Hugh Plunkett-Greene ; l'évêque de Londres a prononcé l'oraison funèbre. Sir Alfred Brendel a joué trois œuvres de Chopin, et Anne Sophie von Otter (mezzo-soprano) a interprété un lied tiré de ses chants de Terezin. L'honorable Company of Pikemen and Musketeers a formé une haie d'honneur devant la cathédrale Saint-Paul.

À cette époque de l'année, Antibes se montre sous son meilleur jour. Les amandiers sont en fleurs, la mer perd ses reflets sombres, les pluies froides ont été mystérieusement balayées, le mistral a dégagé le ciel et les géraniums sont remis en terre. On a le sentiment que la flore provençale aux tons chauds renaît après les longueurs de l'hiver.

Derrière le mur joliment lézardé et décoloré par le temps qui protège la villa Tubal des regards du flâneur oisif ou du touriste bariolé, trois jardiniers s'affairent. Des Algériens au visage triste et mal rasé. Sir Harry Trevelyan-Tubal aime rester assis au jardin. Il apprécie surtout le parfum des pins parasols et des mimosas, et les arômes de thym que le mistral apporte en rafales des flancs de la colline derrière la maison. Dans la région, on prête souvent au mistral un effet bénéfique sur la santé.

Depuis son accident vasculaire cérébral il y a trois ans, Sir Harry écrit avec peine, mais dicte chaque matin une lettre à son fils qui le remplace à la banque, pour lui donner des consignes et quelques conseils. Il écrit également à ses vieux amis, à des personnalités du monde de la finance ou de la politique. Estelle, sa secrétaire, tape ces missives et les envoie par Fedex à leurs destinataires. Ce matin-là, boitant légèrement de la jambe gauche – elle le gêne plus ou moins selon les jours –, il longe pour la première fois de l'année le sentier gravillonné entre les haies de buis jusqu'à son emplacement préféré sur la terrasse, où son petit-déjeuner est servi dans la vaisselle provençale en faïence bleue qui a sa faveur au quotidien. Sur

cette même terrasse surplombant la crique et le hangar à bateaux, Churchill a peint jadis sous l'œil attentif du petit Harry. De loin, malgré sa jambe raide, Sir Harry n'inspire pas la pitié. Son élégante veste marron clair entrelacée de fibres jaune d'or irradie presque dans l'air lumineux ; elle se marie sans complexe avec un pantalon bordeaux et des mocassins de bateau bicolores. Sur sa tête, dissimulant en partie son épaisse crinière blanche, un panama dont la souplesse indique à l'observateur averti qu'il s'agit d'un Montecristi de chez Lock & Co., où Sir Harry se fournit en chapeaux depuis plus de soixante ans. Dans sa garde-robe, comme d'ailleurs dans toute la villa, rien de vulgaire ou de criard, rien qui ait été produit en série. Presque par magie, sans l'intervention d'un architecte d'intérieur, la demeure a atteint un état de grâce par ajustements successifs. Les Trevelyan-Tubal s'adaptent moins à leur cadre de vie qu'ils ne l'infléchissent. On dirait que les objets inanimés, et même le paysage, se plient à leur volonté et à leurs goûts. C'est bien le cas, en un sens : ce paysage, désormais si naturel en apparence, a été créé voilà quatre-vingts ans par le père de Sir Harry sur une péninsule couverte de garrigue.

Le petit-déjeuner est sur la table et le parasol positionné de manière à ce que les assiettes soient à l'ombre. Puisque Lady Trevelyan-Tubal est à Mulgrave House, sur Chelsea Square – elle a passé l'hiver à Londres –, Estelle, soixante et onze ans, tient compagnie à Sir Harry. Elle ne mange rien, mais boit un café au lait à petites gorgées, son calepin sous la main pour pouvoir prendre la dictée. Il y a des années, Sir Harry lui a reproché de boire trop vite, et elle s'applique aujourd'hui encore à déguster ce breuvage avec retenue. Mais elle voue une adoration sans bornes à son employeur, et ce depuis plus de trente ans. Salariée par la banque, elle occupe une petite maison cachée derrière le court de tennis en terre battue et son pavillon. Elle a été construite à l'image d'un mas provençal.

Sir Harry laisse Estelle essuyer les miettes de croissant aux amandes collées à la bave qui s'amasse inexplicablement, lorsqu'il mange, aux commissures de ses lèvres à demi paralysées. Elle lui sert aussi d'interprète, car même son épouse ne comprend pas vraiment ce qu'il dit. Estelle garde son calme et ne le bouscule pas.

– Julian a répondu ?

– Pas encore, Sir Harry. Il est à Paris pour le conseil d'administration du trust et ne rentrera pas avant la fin de la journée. Sans doute en début de soirée.

– Eh bien dans ce cas on devrait s'y mettre, Estelle, vous ne croyez pas ?

Il repose trop brutalement sa tasse de café qui atterrit sur la terrasse et vole en éclats, mais il ne semble pas y prêter attention. Estelle fait signe à la domestique, debout un peu à l'écart, de desservir.

Elle commence à dicter. Elle croit comprendre chaque mot, bien que la voix de Sir Harry paraisse étrangement lointaine – au début, elle lui faisait penser à un oiseau coincé dans une cheminée –, comme si les phrases empruntaient un chemin laborieux pour parvenir à sa bouche. Cela lui rappelle parfois le téléphone de son frère Lionel, fabriqué avec un morceau de tuyau d'arrosage et deux anciennes boîtes de haricots à la sauce tomate : elle devait rester à l'étage pendant que Lionel lui parlait depuis le jardin derrière la maison, sa voix à peine audible. Il s'interrompait pour hurler des consignes. Les voyelles de Sir Harry ont les sonorités étranglées d'une tyrolienne et ses consonnes la stridence d'un instrument à vent, comme si son élocution s'était embrouillée depuis le lieu d'où jaillit la parole. Mais Estelle a l'habitude.

– Mon cher Julian, les amandiers sont en fleurs et la...

Il désigne la Méditerranée.

– Dois-je écrire « la mer », Sir Harry ?

– Oui, bien sûr, « la mer ».

– La mer est... ?

– La mer est aussi calme et bleue que...

– Qu'« un œuf de canard » ?

– Un œuf de cane. Puis-je te rappeler, Julian, que la banque Tubal & Co. a toujours eu pour politique de choyer son bétail (Estelle remplace ces deux derniers mots par « ses clients »), car notre gain-pain dépend de ce fil de soie invisible entre eux et nous, transmis de génération en génération, de sorte que la banque, comme je me plais à le dire, est en quelque sorte un...

– « Un organisme vivant », Sir Harry ?

– Un organisme vivant, qui ne peut survivre que si le sang continue à irriguer ses veines. Notre commerce...

Estelle se réjouit de le voir inspiré par son sujet.

– Notre commerce repose sur la confiance...

– De nos clients ?

– De nos clients, comme mon père...

Il hésite.

– Sir Ephraïm ?

– Comme mon père, Sir Ephraïm, aimait à le répéter. Trop souvent.

Il se tait et regarde vers le large où sont apparus les premiers yachts de la saison, pimpants et pleins d'espoir.

– Non, pas trop souvent. On n'est pas à la tête d'un casino, merde !

Une immense tristesse gagne Estelle. L'inspiration de Sir Harry s'est tarie. Les vieilles répliques se sont échappées par saccades et les stocks se réduisent. Elle réécrit la lettre avant de l'envoyer. Sa tristesse s'accompagne d'un certain apitoiement sur son propre sort, car elle est depuis trente-deux ans le poisson-pilote de ce cachalot, nageant dans son sillage, profondément amoureuse de lui en secret, et se rend compte que le magnifique cétacé s'est échoué. Elle n'en parle à personne, mais Sir Harry a été plus ou moins abandonné par sa famille. Son fils Simon voyage dans la jungle africaine, les visites de Julian se font rares et Fleur n'est pas venue depuis Noël. Elle semble passer ses journées dans une salle de sport. Elle a visiblement du mal à accepter l'état de santé de son mari.

Celui-ci n'a pas quitté la Méditerranée des yeux. Il ne distingue sans doute que des taches de couleur, comme sur ce Matisse, une vue du port de Collioure depuis une fenêtre, son premier achat en 1952, accroché dans l'entrée et qu'il contemple souvent pendant des heures, ces derniers temps. Elle sait qu'il a coûté quatre mille neuf cents livres et en vaut désormais plusieurs millions. Une vingtaine au moins. Mais Sir Harry ne s'intéresse pas à la valeur de ses tableaux et ne vend que s'il se lasse d'un peintre. Elle en dresse néanmoins l'inventaire dans ses moments de liberté. Pour lui, le monde a perdu sa subtilité infinie. À en juger par son éloquence, sa compréhension

n'est plus ce qu'elle était, mais Estelle espère que son cerveau, quelque part derrière le portail où apparaissent les mots, reste capable de saisir et d'apprécier ces nuances. Le moindre objet, le moindre événement naturel – les changements de saison, un sentier moussu, des chants d'oiseaux, la reliure d'un livre – lui procuraient naguère autant de plaisir qu'un opéra, une chorégraphie, quelques jours à pêcher le saumon sur les bords de la Tay ou la truite à la source de la Test, là où les eaux sont limpides et les poissons farouches. De nombreux clients de la banque ont profité de la loge de Sir Harry à l'opéra, d'invitations au vernissage des expositions qu'il sponsorisait. Julian n'aime pas l'opéra, qui détourne selon lui l'attention du véritable objectif de la banque – créer de la valeur – et envoie des signaux négatifs dont son père n'a pas idée. Avant son accident vasculaire cérébral, celui-ci pestait contre les fonds spéculatifs, ignorant visiblement qu'à une période, ils généraient soixante pour cent de la croissance des portefeuilles de leurs clients. Ce qui avait beaucoup plus contribué au bonheur de ces derniers que quelques soirées passées à regarder des hommes en collants faire des entrechats sur la scène de Covent Garden. Sous la gouvernance de Julian, jusqu'à il y a peu, la banque finançait des parties de golf et des journées à Ascot. Les courses de chevaux plaisent bien sûr aux clients des Émirats, mais Estelle a appris que toutes les opérations de sponsoring étaient revues à la baisse.

Elle n'a pas informé Sir Harry de la vente de sa loge. Il projette encore d'aller à l'opéra et d'emmener un groupe de clients à Glyn-debourne. Elle a l'impression que Fleur a honte d'être vue avec lui maintenant qu'il trébuche, bave parfois et parle de son étrange voix d'oiseau pris au piège. Elle est beaucoup plus jeune que lui, mais elle savait pourtant ce qui l'attendait, quand elle a quitté son auteur dramatique.

Estelle observe Sir Harry qui fixe la mer. À quoi peut-il penser ? Curieusement, malgré la tragédie dont il a été victime, il conserve sa bonne humeur et un goût très sûr pour le choix de ses vêtements. Vu de loin, il n'a rien d'un invalide, même si, de près, la peau de son visage a l'éclat blanchâtre d'une sorte de moisissure. Comme une pomme stockée trop longtemps dans un fruitier. Il est si maigre qu'en

position assise, ses cuisses flottent dans son pantalon bordeaux. On dirait celui d'une marionnette. Pourtant, Sir Harry semble respirer la sérénité. De temps à autre, il s'énerve en dictant ses lettres à Julian. Mais à ce moment précis, il regarde d'un air approbateur un yacht tirer des bords dans la baie.

– Il faut qu'on sorte...

Il désigne le yacht.

– Le bateau ?

– Oui. Dites à...

– À Bryce ?

– Dites-lui que je veux qu'on le sorte avant Noël.

– Avant Pâques, plutôt. C'est noté.

– Julian et les enfants aiment aller en mer.

Jamais il n'oublie le prénom de Julian, ce qui émeut Estelle. Au même instant, ils sont rejoints par Antoine, l'un des domestiques. Il s'adresse à Estelle en anglais, car elle parle très mal le français.

– Madame, il y a un homme à la grille. Il voudrait voir mister Julian.

– Qui est-ce ?

– Le monsieur russe qui a acheté la villa Floriana.

– Je m'en occupe.

Elle va jusqu'à la grille. Leur nouveau voisin, Boris Vladykin, est planté là dans un short trop grand pour lui. Il transpire abondamment et son haleine empeste l'alcool.

– Bonjour, monsieur Vladykin.

– Je veux parler à mister Julian.

Son visage massif est luisant de sueur ; le soleil printanier tape dur.

– Il n'est pas là, mais il revient bientôt. C'est à quel sujet ?

L'anglais du Russe est approximatif.

– Je veux parler à lui du bateau.

– *Niobé* est en réparation au port. Je n'en sais pas davantage.

Au revoir, monsieur Vladykin. Mister Julian vient la semaine prochaine. Il vous en dira plus.

Elle ferme la grille, retransverse la maison et regagne la terrasse. Vladykin sonne à nouveau, mais elle fait la sourde oreille.

Harry émet un borborygme qu'elle interprète aussitôt.

– C'était monsieur Vladykin. J'ignore ce qu'il veut. Il portait encore cet horrible short.

Harry est contrarié. Il a le visage écarlate, le regard peiné et agacé. Elle se demande ce que veut Vladykin. Un sentiment de malaise l'envahit. Les barbares sont à leur porte.